

Isabelle Cauchois

Le Carnet de fer



L'amour. La cuisine. La guerre.
Et une promesse plus forte que la mort.

Isabelle Cauchois

Le Carnet de fer

© Isabelle Cauchois, 2025

ISBN numérique : 9791040590415

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La vérité, c'est qu'il y a des moments dans l'histoire, des moments comme celui que nous vivons, où tout ce qui empêche l'homme de désespérer, tout ce qui lui permet de croire et de continuer à vivre, a besoin d'une cachette, d'un refuge. Ce refuge, parfois, c'est seulement une chanson, un poème, une musique, un livre. »

Romain Gary,
Éducation européenne, 1944.

CHAPITRE 1

Il est parfois des histoires si incroyables qu'on les dirait sorties tout droit d'un roman. L'imagination des écrivains est pourtant bien pâle face à ce que la vie elle-même est capable d'inventer. Ce que je vais vous raconter, je le tiens de ma mère. Les détails ne sont peut-être plus les bons. Les lieux, les jours et les noms se sont sans doute patinés avec le temps, ils se sont faits un peu flous. Mais ce qu'il en reste, par-delà tout ce temps écoulé, je voudrais que vous l'écoutez et que vous le compreniez : dans la vie, souvent, l'amour est plus fort que la mort. Il n'est pas de danger, il n'est pas de drame qu'il ne puisse braver et renverser. Cette histoire en est la preuve.

Nous sommes au mois de juillet 1940, quelque part en Gironde, dans le petit village de Saint-Aubin-de-Branne plus exactement. Saint-Aubin est un bourg comme tous les autres : on y trouve des châteaux à la gloire fanée, naguère fiefs opulents de grandes familles locales ; des propriétés qui élèvent du bétail, produisent des céréales mais surtout du vin ; des champs à profusion et des moulins qui tournent au gré indolent de la Dordogne ; une toute petite mairie qui fait office d'école et une église romane, bien campée sur ses solides arcs-boutants depuis plus de sept-cents ans. Il y a aussi, comme dans tous les villages français, un boulanger.

Les Allemands viennent d'entrer dans Paris. La France vit depuis peu sous le joug de l'occupant. Le fier drapeau tricolore a été remplacé, au fronton des mairies, par le funeste drapeau rouge et noir qui signe leur asservissement. Tandis que le bruit des bottes résonne dans la moitié du pays, Jean frappe de son poing serré le pâton. Plus les bombardiers emplissent le ciel de leur bourdonnement sourd, plus il pétrit le pain avec rage. Alors que les collabos se font égorger le soir dans les ruelles, il déchire à coups de lame, d'un geste nerveux, les longues baguettes prêtes à être enfournées. Comme tous les Français, Jean est bouleversé par ce qui arrive à son pays. L'avenir incertain, la peur de la mort, la terreur de perdre les siens peuplent ses nuits et éteignent ses jours. Dans le fournil, il déverse sur la pâte innocente sa soif de revanche sur l'ennemi. Lagarrigue père, lui, est pétrifié. En raison d'un poumon perdu durant la Grande Guerre, il se tient loin de son pétrin, incapable de respirer dans la pièce emplie de poussière de farine. Dans la boutique, quand les clients désertent la boulangerie – et ils la désertent de plus en plus –, on peut souvent le voir assis sur son tabouret derrière le comptoir, la bouche entrouverte et l'œil hagard, les mains posées à plat sur les genoux. Combien de scènes de tranchées se rejoue-t-il derrière ses cils ? Combien de camarades pulvérisés sur le front revoit-il défiler ?

Jean, lui, sait déjà qu'il n'ira jamais combattre. Parfois, il se rêve en soldat téméraire, prêt à perdre la vie pour sa patrie, comme Léon, son frère, qui a pris les armes dès qu'il a été en âge de le faire. Il aurait adoré avoir ce courage, cette superbe, bomber le torse et mettre sa vie en jeu pour l'honneur de la France. Il s'imagine parfois héros d'une scène déchirante : au soleil

couchant, il se tient sur le seuil de la maison, disant adieu à ses proches, son paquetage sur le dos, le regard, triste mais volontaire, résolument tourné vers le front et sa destinée.

Mais le médecin militaire en a décidé autrement, d'un coup de tampon définitif sur son carnet : « *Exempté* ». Jean ne sait pas s'il doit rendre grâce ou en vouloir à sa jambe boiteuse, séquelle de la polio qui l'a cloué au lit durant des mois l'année de ses sept ans. Dans le secret de son cœur, pourtant, c'est un merci qu'il lui adresse. Il en a honte, oui, mais il la remercie. Devoir tirer à bout portant sur d'autres humains qui, comme lui, auraient certainement préféré rester dans le doux giron de leur mère ou de leur femme, rien que l'évocation de cette idée lui donne des sueurs froides. Le sort en a voulu autrement. La maladie, parfois, se retourne en chance. Chance de rester au village, de devoir venir en aide à son père pour faire tourner la boutique ; chance, surtout, de rester auprès de Madeleine.

Madeleine, ses yeux vifs de poisson d'argent, ses taches de rousseur et son rire cristallin. Madeleine, celle avec qui il a juré de finir sa vie. Il ne sait plus précisément depuis quand il l'aime, depuis toujours sans doute. La jeune fille, de trois ans sa cadette, a grandi en même temps que lui dans les ruelles de Saint-Aubin. À force de sautiller ensemble dans la cour de l'école, de se côtoyer sur les chemins le long des champs de colza, de se regarder en coin durant les fêtes du village, l'amour a eu raison de leur jeunesse. Pourtant, tout les sépare : lui le doux rêveur, le distrait, le grand échalas pas très sûr de lui. Elle, la courageuse, la déterminée, qui s'est mis en tête d'apprendre le métier de couturière pour ne pas avoir à vivre le dos courbé dans les vignes comme sa mère.

C'est donc par un beau jour d'été que commence notre histoire. Jean, fourbu, vient d'éteindre le four à bois. Ses bras couverts de farine sont échauffés, son visage ruisselle de sueur. Des traces de charbon de bois lui barrent le visage, en valeureux soldat du pain. Il nettoie consciencieusement le fournil, referme chaque sac avec soin, lave et range chaque ustensile. Il faudra qu'il passe voir Pierrot au moulin de l'Estrabaut demain, il sera bientôt à court de farine. Parfois il se dit : « *À quoi bon ?* » C'est vrai qu'il vend de moins en moins depuis quelque temps : les villageois n'ont plus le sou, ou alors ils l'économisent par peur du lendemain. Chacun se débrouille comme il peut, troquant quelques carottes contre un litre de lait frais, un pot de sucre contre un peu de tabac. Il sort par l'arrière de l'atelier, retire prestement sa chemise de travail et verse de l'eau dans une bassine en tôle à l'aide du vieux pichet émaillé.

Alors qu'il commence à s'asperger d'eau fraîche le visage et le torse, une voix taquine venue de derrière lui le surprend :

— *Boudu !* Est-ce bien sage de se dévêtir ainsi à la vue de tous ?

La petite voix éclate d'un rire frais et joyeux : Jean se retourne et sourit à celle qui le nargue.

— Vous voulez vous rafraîchir un peu, mademoiselle Labrousse ? lui lance-t-il goguenard tout en faisant voler une grande gerbe d'eau dans sa direction.

— Ah ! Mais tu es fou ! Tu vas mouiller ma robe ! s'exclame-t-elle en riant.

Madeleine a dévalé la petite pente d'herbe qui descend du chemin et s'est approchée de Jean, qui la saisit par la taille et l'attire contre lui. Il dépose un baiser franc sur ses lèvres.

— Tu as fini de travailler, toi aussi ? lui demande le jeune homme.

— Oui, je vais à la ferme des Roqueblanque acheter quelques œufs pour ce soir, répond la jeune fille tout en posant ses petites mains sur la poitrine de son amoureux.

Jean ne répond rien mais affiche ostensiblement un air contrarié.

— Eh bien ? dit-elle. Je n'ai pas le droit d'aller acheter des œufs, monsieur ?

— Si si, pour sûr, répond-il. Mais tu sais ce que je pense du fils des Roqueblanque, c'est tout...

— Tu n'as rien à craindre de Marcel, tacle-t-elle en souriant. C'est un gentil garçon, c'est vrai, mais il n'y a que toi que j'aime. Tu le sais bien, espèce de cornichon ! déclare-t-elle en jetant ses bras autour de son cou.

— Quand on aura notre restaurant sur la grand place, je refuserai de le servir.

— Que tu es nigaud ! pouffe-t-elle. S'il paie sa part, on ne le refusera pas, pardi !

Elle lui plante un baiser dans le cou et s'échappe de ses bras.

— Je dois filer si je veux être rentrée avant la tombée de la nuit...

Jean la regarde remonter le chemin en trotinant, ses longues boucles rousses agitées par la brise du soir. Il ne comprend toujours pas comment une fille comme elle a pu tomber amoureuse de sa personne, grand gars malingre pas très viril. Une chose est certaine : son amour est le cadeau le plus précieux qu'il ait jamais reçu. Lui qui n'a jamais connu sa mère – Louise est morte en couches quand il a vu le jour – a enfin trouvé sa source d'amour inépuisable.

Soudain, il la voit qui s'arrête brutalement. Elle se retourne et court de nouveau dans sa direction.

— Tu as changé d'avis ? Tu restes avec moi finalement ? la taquine-t-il.

— Non ! J'ai oublié de te donner quelque chose !

À ces mots, elle sort de son panier un petit paquet de papier recouvert d'un torchon blanc qu'elle déplie délicatement entre les mains du jeune homme.

— Je t'ai fait mes madeleines, celles que tu préfères. À la fleur d'oranger.

— Merci ma belle, dit-il dans un murmure.

La jeune fille lui adresse un clin d'œil et repart aussitôt en courant sur le chemin, faisant voler son panier vide à bout de bras. Jean prend l'une des madeleines, hume son parfum sucré et délicat, en teste le moelleux entre ses doigts et mord dans la chair dorée. Tandis qu'il contemple la silhouette de sa bien-aimée s'éloigner en ombre chinoise sur le ciel couleur brugnon, il se dit que ce gâteau est bien à l'image de leur amour : simple, tendre et rassurant. Il ne sait pas encore que c'est la dernière fois qu'il le savoure.

Le soleil est à peine levé au-dessus des maisons. La rosée commence à s'évaporer dans les premiers rayons de lumière. Lagarrigue fils est déjà à l'œuvre dans le fournil, malaxant fermement la pâte et envoyant d'un geste déterminé de grandes giclées de farine sur le plan de travail. Une odeur de levain tiède flotte dans l'atelier. Le jeune boulanger adore ce moment, quand, au petit matin, la boutique est encore calme et que son père ne l'a pas encore rejoint pour ouvrir le commerce. Il lui semble que le temps est alors suspendu, qu'il lui appartient tout entier. Seuls le bruit de ses mains sur la planche de bois et celui du feu qui crépite dans le four emplissent l'espace encore frais. Trois petits coups frappés au carreau de la porte de service retentissent soudain. Jean, surpris, interrompt son labeur et lance par réflexe :

— J'arrive !

Le temps d'attraper un chiffon pour s'essuyer grossièrement les mains et de le balancer sur son épaule, il ouvre la porte de derrière pour découvrir son visiteur matinal. Un homme joufflu, un peu essoufflé, se tient devant lui dans une longue soutane noire, fermée à la gorge par un petit col blanc. Il essuie son front à l'aide d'un mouchoir à carreaux ; il semble visiblement inquiet.

— Père André ? Que me vaut votre visite de si bon matin ?

L'homme d'Église regarde rapidement autour de lui et s'approche du jeune homme.

— Bonjour Jean, dit-il à voix basse en s'efforçant de sourire. Je suis désolé de te déranger à cette heure-ci, en plein travail...

— Je vous en prie, notre pain quotidien peut attendre quelques minutes, dit-il en souriant. Que puis-je faire pour vous ?

Le prêtre l'observe quelques instants comme pour trouver une certitude dans ses yeux. Une ombre passe sur son visage. Il baisse le regard, observe le bout du chemin, puis lâche finalement :

— Jean, je sais que tu es un bon garçon et que je peux te faire confiance...

— Bien entendu, Père ! confirme le jeune homme, cherchant une explication à cette scène. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Écoute... J'ai un service à te demander. Un service très important.

— Oui... Dites-moi, fait-il, intrigué.

— Voilà... Je vais te donner la clé de la camionnette de la paroisse. Elle est garée derrière le presbytère, tu sais, dans la cour, sous les figuiers. À quatre heures cette après-midi, il faut que tu ailles la prendre et que tu l'apportes à la gare de Libourne. Est-ce que c'est possible pour toi ?

Jean est pris de court.

— Eh bien... C'est que, normalement à cette heure-là, je prépare la journée du soir, ce sera compliqué... répond-il un peu gêné.

Le prêtre ne souffle mot mais on sent brûler dans son regard une sorte d'urgence. Quelque chose lui dit qu'il n'a pas le choix.

— Jean, reprend le visiteur en lui attrapant le bras. J'ai vraiment besoin que tu me rendes ce service.

Le curé le regarde avec insistance, il ne sourit plus. Un frisson inattendu remonte le long du dos du jeune homme. Il respire profondément et répond en balbutiant :

— D'accord. C'est... c'est d'accord. Oui, je vais faire ça.

— À quatre heures, pas plus tard. Ne traîne pas en chemin s'il te plaît. Tu dois être à la gare pour quatre heures et demie. Stationne-toi derrière le hall, par la droite. Là, tu cacheras la clé de la camionnette dans la petite bible que tu trouveras dans la boîte à gants. Tu as bien compris ?

— Oui, c'est bon. Derrière la gare, la clé dans la bible, bafouille Jean, de plus en plus anxieux.

Le père André baisse encore d'un ton.

— Ne parle à personne, ne t'arrête pas en chemin et rentre par le train de quatre heures quarante-cinq. Voilà cinq francs pour ton billet et la clé de la camionnette, mitraille le prêtre en les lui glissant entre les doigts.

Jean est médusé. Il regarde l'argent et la clé dans sa main, puis le prêtre qu'il n'a jamais vu aussi directif. Du haut de son mètre soixante-cinq, l'homme replet ne lui a jamais semblé aussi impressionnant qu'en cet instant.

— Mais père André... Qu'est-ce que...

— Je ne peux pas te dire, le coupe le religieux. Mais c'est vital, fais-moi confiance.

Quelques heures plus tard, Jean a tout arrangé. Prétextant auprès de son père une course urgente à régler en ville, il a demandé à Étienne, un voisin qui le dépanne parfois à l'atelier,

de l'avancer dans la préparation de sa fournée. Jean ne comprend pas trop ce qui se trame, mais la voix du père André n'a pas faibli : il ne pouvait tout simplement pas refuser.

À l'heure dite, Jean se dirige donc vers le presbytère, désert à cette heure-ci. Les enfants ne sont pas encore sortis de l'école et les braves gens sont occupés à leur besogne. La petite grille qui donne sur la cour, à l'arrière du bâtiment, est entrouverte. Il ne lui suffit que de la pousser légèrement pour y pénétrer, puis il en ouvre entièrement les deux pans pour que le véhicule puisse sortir. Surpris par le grincement métallique, un chat noir se faufile rapidement entre les roses trémières du jardin, jetant un regard furtif vers l'intrus. Le jeune homme se dirige vers la camionnette, garée comme prévu à l'ombre des figuiers, dont les effluves sucrés embaument déjà l'air. Il l'observe un instant, se demandant en quoi consiste exactement cette mystérieuse mission. Il ouvre la portière côté conducteur, s'installe derrière le volant, vérifie les rétroviseurs et tourne la clé. Le véhicule se met à crachoter, sans succès.

— Allez cocotte, démarre s'il te plaît...

Il faut absolument que ce vieux fourgon démarre. L'inverse n'est pas une option envisageable, vu la pression qu'il a reçue. Après quelques essais chevrotants, la camionnette démarre enfin dans un ronronnement doux, emportant le jeune boulanger vers Libourne. La route est dégagée et le ciel est bleu. Jean laisse son bras gauche capter les rayons du soleil estival. Finalement, ce service est plutôt agréable, se dit-il. Cette escapade lui permet au moins d'échapper quelques heures au dur labeur du fournil et de prendre un peu l'air. Il n'a pas souvent l'occasion de quitter son village.

Alors qu'il commence enfin à se détendre et à apprécier le vent frais qui lui fouette le visage, un bruit familier le surprend à l'arrière. On aurait dit comme un éternuement. Jean fronce les sourcils en regardant par réflexe dans le rétroviseur, mais il ne croise que ses propres yeux. Pensant avoir rêvé, il se concentre de nouveau sur la route, un sourire flou sur les lèvres. Il pense à Madeleine. Il pourrait peut-être parfois emprunter la camionnette du curé pour l'emmener se promener dans le pays ? Elle adorerait. De nouveau, le coupant dans ses pensées, un bruit étouffé jaillit de l'arrière. Cette fois, il n'a pas pu l'inventer. Il braque précipitamment sur la droite et se gare comme il le peut sur le bas-côté de la route, le long du fossé qui le sépare des vignes.

Jean descend du camion à la hâte, se dirige vers l'arrière et ouvre brutalement les portes du véhicule. À moitié dissimulés sous des couvertures, trois enfants, qui ne semblent avoir guère plus de huit ou dix ans, se tiennent pelotonnés les uns contre les autres. La peur se lit dans leurs grands yeux. Le plus vieux l'observe d'un regard implorant, puis pose un index sur ses lèvres en mimant : « *Chut...* ». Jean est pétrifié. Il sent son cœur battre à toute allure et son sang affluer vers ses joues. Une goutte de sueur glisse sur sa nuque. Ne sachant que faire, il referme doucement les portes du véhicule et retourne s'asseoir à la place du conducteur. Après quelques instants d'hébété, il réalise quel type de « service » il a accepté de rendre. De rage ou de peur, ou sans doute un peu des deux, il se met à frapper violemment le volant en criant :

— Nom de Dieu de nom de Dieu de nom de Dieu ! Merde ! Merde !